

—Il me vient une envie folle, dit Annibal, qui contemplant toujours l'argent.

—Laquelle ?

—C'est d'essayer si quelques pauvres louis que j'ai en poche sauraient se soustraire à votre heureuse veine. Avons-nous le temps de faire cet essai ?

—Oui, grandement le temps, mon cher capitaine, car mon duel est retardé de vingt quatre heures pour le paiement d'une dette qui doit le précéder.

Tout occupé de mettre sur le tapis les louis soutirés à sa fille, Annibal ne vit pas le sourire qui était venu aux lèvres du chevalier à sa proposition de jouer.

* * *

Quelques mots avant d'aller plus loin. Le chevalier avait été sincère en disant à Fouquier qu'il ne songeait plus à la marquise. A la première vue de Pauline, il avait d'abord senti naître en lui une impure passion. Ce n'était encore que le désir du débouché qui ne pense qu'à la satisfaction du caprice d'un jour. Dans ses ignobles calculs (qu'on nous pardonne ces détails), il tenait toujours à la marquise, comme à une banquière qui prodiguait l'or à ses fantaisies.

Mais, à cet homme qui cherchait la fortune par tous les moyens, s'était tout à coup révélé un mystérieux moyen de posséder à la fois la jeune fille et la richesse enviée. Aussitôt, son esprit pervers avait conçu un idéal plan auquel il avait résolu, si elle y faisait obstacle, de sacrifier Mme de Brageron.

Cela dit, nous revenons à la partie de jeu qu'avait proposé le capitaine.

* * *

En dix minutes, l'argent d'Annibal fut gagné par de Lozeril.

—Décidément, vous avez du bonheur ? grommela le soldat en suivant d'un œil de regret les derniers louis que ramassait le chevalier.

—Oh ! fit mélancoliquement le jeune homme, est-ce vraiment là ce qu'on appelle le bonheur ?

—Dame ! ça m'en a tout l'air.

—Oui, je vous l'accorde, c'est du bonheur... mais bien fugitif ; la déveine m'arrivera sans doute demain.

—Ça ne sera que justice, car on ne peut toujours être heureux, grogna le capitaine.

—Oh ! mon cher Annibal, pouvez-vous ainsi blasphémer... quand vous êtes la preuve vivante qu'il existe des mortels toujours heureux.

—Si je suis heureux... ce n'est pas au jeu, je suppose.

—Bast ! qu'est-ce pour vous qu'une perte ou qu'un gain ? l'un vous est inutile, l'autre vous est indifférent... Votre position n'est-elle pas de cent coulés au-dessus de la mienne... si grande que soit ma veine de joueur.

—Ma position ! Quelle position ? fit le capitaine, en cherchant où voulait en venir le jeune homme.

—Allons, ne faites pas le modeste, mon cher maître... car je vous reconnais pour mon maître et j'admire votre habileté.

—Habile à quoi ?

—Ah ! vous avez bien adroitement manœuvré, vous sans aucune fortune, pour faire ainsi tomber dans votre panneau un gendre millionnaire.

Annibal éclata de rire en s'écriant :

—Oh ! par exemple, vous me prêtez là une adresse dont je suis bien innocent ; car, c'est le hasard qui a tout fait. Ma fille en

aimait un autre, auquel je l'avais déjà accordé. Il m'avait même versé une assez forte somme...

—Hoin ? il vous avait versé... quo signifie ? demanda de Lozeril surpris.

Annibal se reprit au plus vite :

—Non, non, dit-il, je m'explique mal. Voici la chose. En mariant ma fille, je n'avais à lui donner...

Le capitaine s'interrompit pour chercher ce qu'il avait à donner à sa fille en la mariant ; mais, le souvenir lui faisant défaut, il répéta :

—Je n'avais à lui donner...

—...Qu'un nom honorable, souffla de Lozeril.

—Tiens, c'est vrai. Où diable l'avais-je la raison pour oublier cela ? Donc, n'ayant à lui donner qu'un nom honorable, je ne pouvais l'accorder à un jeune homme sans fortune. Celui qu'elle aimait... un Gascon !... se disait, non pas riche, mais possesseur d'une honnête aisance. J'en demandai la preuve... dame ! un Gascon !... vous comprenez bien ma défiance paternelle ?

—Parfaitement !

—Il commença par me déposer un fort à-compte.

—Hum ! hum ! fit de Lozeril.

—Pourquoi ce « hum ? »

—C'était un gaillard naïf.

—Lui ! un Gascon !... songez-y.

—Enfin, passons.

—Puis il partit pour son pays, afin d'y réaliser son petit avoir en bons écus. Ce fut pendant son absence que se présenta Brichtet faisant sonner ses millions.

—Et il eut la préférence... malgré votre parole donnée à l'autre ?

—Parbleu ! je devais avant tout songer au bonheur de ma fille.

—Et un peu au vôtre, capitaine ?

—Il faut bien penser aussi à soi, en ce bas monde.

—Alors, quand le Gascon revint, vous lui rendites la somme déposée ?

—Je la lui remboursai... avec de généreux intérêts, répondit le capitaine après une courte hésitation.

—Bseroc ! se dit de Lozeril.

—Ainsi donc, poursuivit Annibal, vous voyez que le hasard a tout fait et que ma fameuse habileté, tant prônée par vous, se réduit à peu de chose.

—Je ne me dédis pas, mon cher. Si vous n'avez pas déployés vos talents pour pêcher un gendre riche, vous avez été habile à garder la position conquise, en la rendant bien solide.

—Ma foi ! non.

—Si, si, cherchez bien. Vous avez dû faire quelque chose pour asseoir carrément votre bonheur.

—Autant que j'ai pu, j'ai poussé Brichtet à écrire un petit testament en faveur d'Aurore.

—L'a-t-il fait ?

—Je l'ignore. Mon gendre a disparu tout à coup.

—Et en plus ?

—Quoi, en plus ?

—Navez-vous rien fait encore ?

—C'est tout.

—Ah ! capitaine, vous êtes cachotier avec un ami.

—Pas le moins du monde.

—Vous posez à l'homme modeste.

—Mais, sapsjeu ! que voulez-vous donc que j'aie encore fait ?